

Royal biograph

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 1

PDF erstellt am: **04.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La bonne réclame. — Cela se passait à une soirée musicale chez une grande dame de Londres. Une cantatrice chantait. Un jeune snob, un de ses admirateurs, se pencha vers son voisin et lui dit :

- Ne trouvez-vous pas que miss W... est charmante ?
- Si, répondit le voisin laconiquement.
- Elle a un teint de rose et des dents de nacre, ne trouvez-vous pas ?
- Cela me fait plaisir de vous entendre dire cela.
- Cette dame est sans doute une de vos parentes ?
- Non. Mais je suis heureux que vous trouviez ses dents belles... C'est moi qui les ai fournies. Je suis son dentiste.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.
(Suite).

L'image de l'ancêtre demeurait vivante dans le chalet des Sapinières, où se perpétuait le souvenir de ce robuste montagnard, aux qualités solides et, même, un peu rudes, comme les rochers alpestres au pied desquels il s'était reposé des marches et des batailles. Sa croix, son épée, son bicorne, conservés pieusement, dans un vieux bahut, dormaient à côté de sa bible et du psautier grand format. Et les récits du capitaine, embellis, peut-être par une aube de légende, se transmettaient de père en fils, illuminant d'un modeste reflet de gloire, le foyer familial.

Cependant, les goûts militaires du bisafeul s'étaient assourdis au cours de trois hérités successives. Si les Dupertuis faisaient, pour leur pays, correctement, leur devoir de soldats, en revanche, ils ne désiraient point l'ivresse des belliqueuses entreprises. Le père de Marc-Antoine avait été brigadier d'artillerie et Marc-Antoine, lui-même, portait, dans cette arme, l'étoile de lieutenant. Toutefois, l'idée d'une carrière militaire ne lui venait pas. La loyauté, l'énergie, l'esprit d'initiative de Gabriel-Adam avaient passé dans sa descendance, mais pour Taiguiller sur une voie plus pacifique. Aux Sapinières on travaillait intelligemment aux choses agricoles, on progressait, mais sans hâte folle; et ce même esprit de labeur respectueux des traditions, ennemi des soudaines volte-faces, les Dupertuis l'appliquaient aux affaires communales, lorsqu'ils en étaient chargés. Pendant deux générations ce conservatisme avait quelque peu pesé sur la vie maternelle de la famille. On y redoutait les innovations. Ainsi, rien n'avait été modifié à la vaste maison construite par Gabriel-Abram. On entretenait, on réparait, mais sans toucher en rien à l'aménagement de l'immeuble. L'augmentation du bétail avait nécessité la construction d'une étable alors qu'en remaniant un peu le rez-de-chaussée du chalet on eût pu agrandir fort bien l'écurie existante. Mais transformer les Sapinières apparaissait, aux yeux des Dupertuis, comme un sacrilège impardonnable.

Et, cependant, le milieu dans lequel ils vivaient tendait, de plus en plus à évoluer. L'industrie hôtelière, née dans les Alpes vaudoises, il y a quelque quarante ans, conquerrait, l'un après l'autre, chaque village, et introduisait à sa suite, des idées nouvelles, des besoins nouveaux.

Marc-Antoine subit, ainsi, dès sa petite enfance, à l'école, au village, sur les chemins, partout au dehors de chez lui, l'influence de conceptions absolument opposées à celles qui, depuis tantôt un siècle, animaient les bonnes gens des Sapinières. Et, quoique l'exemple des parents, aussi bien que l'héritage, combattit, dans l'esprit du gamin, les avantages des innovations trop rapides, il n'en éprouvait pas moins l'effet inévitable, la pénétration lente mais certaine. Un jour, en revenant de Leysin, où les hôtels et les boutiques se multipliaient autour du sanatorium récemment ouvert, il s'écria, sans penser à mal, obéissant à la poussée d'une comparaison inconsciente :

— Mon Dieu ! comme c'est laid, chez nous !
Et il regardait, d'un air piteux, la grande chambre basse, le grand fourneau de pierre ollaire, les fenêtres étroites, le plafond noirci, les meubles un peu frustes... Cette exclamation indigna le brigadier, mais la « brigadière » — une Burnier, d'Aigle — qui avait vécu son enfance en une cité attrayante, approuva presque... mentalement.

Quatre années à l'École normale, la vie à Lausan-

ne, de 1902 à 1906, au début de cette période si surprenante et presque agitée d'un développement qui ne se ralentit pas, achevèrent, en Marc-Antoine, l'œuvre d'évolution commencée à Fiermont. Ce ne fut point une métamorphose radicale. Trop sérieux, trop calme pour franchir d'un bond la distance séparant les idées des Sapinières de celles qui s'épanouissent sur St-François, il s'arrêta au centre, un bon centre gauche, très libéral, très progressiste, mais ennemi des courses éperdues et des gymnastiques dangereuses. Et lorsque, après un cours séjournant comme instituteur dans une grosse commune du Jorat, la mort de son père, le brigadier, vint l'obliger à quitter l'enseignement, pour prendre en mains, avec joie, d'ailleurs, la direction du domaine familial, il apporta dans sa nouvelle tâche les idées assurément modernes qu'il avait emmagasinées au contact des citadins.

Sans rien brusquer, il fit exécuter des modifications et des réparations indispensables aux Sapinières. La lumière électrique remplaça l'éclairage au pétrole, et quand les bourgeois de Fiermont l'éluèrent municipal, directeur des écoles, il installa le téléphone dans le chalet centenaire. Tout cela — et bien d'autres améliorations — non sans avoir examiné mûrement le pour et le contre. Nouvelles méthodes d'élevage, nouvelles tentatives commerciales, participations à des entreprises industrielles, donnèrent à sa vie une activité très grande qui contribua elle aussi, à transformer la vieille maison. Et la « brigadière », bonne maman très aimée et très choyée — qui avait toujours un peu souffert du conservatisme sévère de son mari — parut rajeunir elle aussi au milieu de tout ce renouveau.

— Tu fais des miracles, disait-elle sans craindre, d'ailleurs une catastrophe, car la prudence de Marc-Antoine lui était bien connue.

Ainsi, à peine âgé de vingt-huit ans, l'arrière petit-fils du capitaine Charles-Abram-Gabriel, comptait déjà, dans tout le district, pour un homme « de conséquence » auquel l'avenir réservait, assurément, de triomphales surprises.

* *

Une maison trop vaste, dont le deuxième étage demeurait constamment inhabité, une occasion imprévue, le désir de donner un peu de vie aux Sapinières et, peut-être aussi, un peu de distraction à la vieille maman... il n'en fallait pas davantage pour décider Marc-Antoine à accueillir, comme pensionnaires, deux Parisiennes recommandées par un médecin d'Aigle. Tante Julie — on appelait ainsi, à Fiermont, Mme Dupertuis — encore que la perspective d'un petit changement ne lui déplût point, s'effraya, cependant, à l'idée de ces deux « dames de Paris » très exigeantes sans doute, et très fières, peut-être. Mais, Marc-Antoine était renseigné; il la rassura. Le médecin d'Aigle représentait Mme et Mlle Gerbier comme aimables et distinguées, « pas faiseuses d'embaras pour deux sous ». M. Gerbier père, agent de change, était mort trois ans auparavant en laissant à sa femme et à sa fille une fortune enviable et une fort belle situation mondaine. Et Mlle Pauline, quelque peu anémiée et, aussi quelque peu fatiguée par l'existence fiévreuse, quoique pratiquement inactive d'une héritière lancée dans les salons élégants, avait grand besoin, pour éviter la possible neurasthénie, d'un séjour de deux ou trois mois à la montagne, loin du bruit, dans une atmosphère pure et tonique, dans un milieu paisible et simple. Tante Julie se laissa donc persuader. Une cuisinière fut engagée spécialement, la vieille servante Catherine ne se sentant pas capable de préparer « des fins morceaux pour ces dames de par là-bas ».

— Je ferai mon service à table, voilà tout.
Personne n'insista. Et, tout étant décidé et préparé, on attendit les voyageuses, non, cependant sans une certaine anxiété. Pour aller les chercher à Fiermont, où les amenait une automobile, Marc-Antoine fit un brin de toilette. Il n'était pas de ceux qui, sous prétexte d'afficher leurs origines plébiennes ou rustiques, portent un linge douteux et se passent de cravates. Tante Julie, d'ailleurs, était trop fière de son fils pour ne point tenir à ce qu'il se montrât sous une apparence agréable. Et ce ne fut pas sans fiereté qu'elle le vit partir pour le village.

Comme tous les descendants du capitaine, Marc-Antoine était très grand; la tête bien construite, un peu petite, cependant, montrait, sous le chapeau mou dont il se coiffait d'habitude, des cheveux noirs, durs et bouclés, des yeux largement ouverts, très bruns, au regard rapide, un regard qui voit tout, qui note même d'infimes détails. Les interlocuteurs de Marc-Antoine s'imaginaient, presque toujours, que ces yeux, si clairs et si mobiles, lisaient dans les pensées; et cette conviction superstitieuse gênait, parfois, les gens peu scrupuleux. Ils mentaient moins à ce jeune homme qu'à d'autres personnages beau-

coup plus âgés et de situation officielle assurément plus élevée. Par ailleurs, l'intensité de vie que l'on sentait chez lui se manifestait par une belle humeur, une santé admirable, un épanouissement de jeunesse heureuse dont le voisinage était réconfortant.

(A suivre.) **G. Héritier.**

Grand Théâtre de Lausanne. — A l'occasion des Fêtes du Nouvel-An, M. Edouard Vierne, l'actif directeur, offre au public lausannois et vaudois, le succès légendaire du Théâtre de la Porte Saint-Martin : **Tartarin sur les Alpes**, comédie pittoresque en 5 actes et 8 tableaux de M. Léo Marchès, d'après le célèbre roman d'Alphonse Daudet. — C'est le comique aimé M. Antoine Rikal qui jouera de rôle de l'immortel Tartarin. Toute la brillante troupe du Grand Théâtre, au complet, joue dans cette pièce qui comporte 41 personnages. Ces neuf représentations de gala sont fixées aux jeudi 30 et vendredi 31 décembre à 20 h. 30; samedi 1er, dimanche 2 et lundi 3 janvier (trois matinées à 14 h. 30 et trois soirées à 20 h. 30) et mardi 4 janvier à 20 h. 30. On peut retenir ses places à l'avance au bureau de location du théâtre en envoyant les fonds par mandat postal. Tél. 90.32.

Théâtre Lumen. — Pour son programme des fêtes de l'an, la direction du Théâtre Lumen présente en exclusivité la dernière réalisation de l'art cinématographique français **Michel Strogoff**, merveilleux film à grand spectacle d'après le célèbre roman de Jules Verne, avec comme principaux interprètes : Ivan Mosjoukine, dans le rôle de Michel Strogoff, Nathalie Kovanko, dans le rôle de Nadia Fedoroff. Ajoutons encore qu'une adaptation musicale spéciale, exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, sous la direction de M. Ern. Wuilleumier, donne un attrait de plus à cette œuvre remarquable. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30; samedi 1er et dimanche 2 janvier 1927, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Royal Biograph. — A l'occasion des fêtes de l'An, la Direction du Royal Biograph s'est assurée une des toutes dernières créations de la remarquable artiste américaine Norma Shearer : **Le Cirque du Diable**, film à grand spectacle avec de nombreuses attractions sensationnelles. A la partie comique, **Une femme à bord !** immense succès de fou-rire en 2 parties Enfin le Ciné-Journal suisse avec ses actualités mondiales et du pays et comme complément au programme, un « Studio » dévoilant aux spectateurs la vie privée de quelques vedettes cinématographiques. Samedi 1er et dimanche 2 janvier, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les autres jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %.
Toutes opérations de banque

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Garçon !
Un Cordial Vaudois
à base d'œufs frais et crème
Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.